

# Talleyrand, l'indépendance de la Belgique et l'avènement de la dynastie Saxe-Cobourg

par Georges Lefaiivre

Le 23 septembre 1980, la Belgique célébrait en grande pompe le 150<sup>ème</sup> anniversaire de sa naissance en tant qu'Etat indépendant.

Elle avait été intégrée un peu trop vite dans un royaume des Pays-Bas qui aurait pu être l'une des plus belles créations du Congrès de Vienne, s'il n'avait contenu en germes tous les éléments de la révolte d'une partie de sa population dénommée « les Belges », contre un roi autoritaire, Guillaume d'Orange, dit Guillaume 1<sup>er</sup> .

Conformément à la volonté des puissances du Congrès de Vienne, et au programme de Pitt, exécuté par son disciple Castlereagh, il convenait avant tout de maintenir une barrière face aux ardeurs guerrières de la France, dont elles avaient tout lieu de se méfier, sans se soucier le moins du monde du désir ou non des populations concernées de vivre ensemble.

Et voilà que quinze années après ce Congrès, sur la courte période du 23 au 27 septembre 1830, la révolte des Belges contre les Hollandais fut un succès complet qui donna naissance au royaume de Belgique. Une très grave atteinte était pourtant portée à l'ordre établi à Vienne en 1815, le royaume des Pays-Bas étant alors l'une des pièces essentielles de l'équilibre et de la sécurité en Europe.

Face à cette grave atteinte aux engagements pris par les puissances et au risque de déclenchement d'une nouvelle guerre européenne, il fut décidé de la soumettre à l'arbitrage d'une conférence internationale qui se tint à Londres à partir de septembre 1830 et qui se déroula sur plusieurs années. C'est Talleyrand qui, sur sa demande, fut choisi pour être l'ambassadeur extraordinaire à cette fin. Les travaux de cette conférence furent longs, car une fois l'indépendance de la Belgique reconnue et acceptée, rien n'était complètement résolu pour autant : les frontières n'étaient pas fixées, les dettes de l'ancien royaume n'étaient pas réparties entre les états, le sort des villes fortifiées contre la France était à décider, l'accès aux fleuves Escaut et Meuse était à définir ainsi que les accès à la mer du nouvel état, son statut politique de pays neutre à reconnaître, un gouvernement à mettre en place avec une Constitution et un roi qu'il fallait élire , une dynastie qu'il fallait installer.

Voilà ainsi résumé le programme soumis à l'impartialité du congrès confronté à cette crise très grave, et dont Talleyrand fut l'un des principaux acteurs. L'œuvre accomplie à Londres pour en assurer la réussite et le dénouement fut l'une des plus brillantes de sa longue carrière diplomatique.

Examinons successivement, son rôle dans la création du nouvel état et son attitude dans le choix d'un nouveau souverain en la personne du sage et brillant Léopold de Saxe-Cobourg.

## I- La naissance du nouvel état et la mission de Talleyrand à Londres.

L'alliance de la France avec l'Angleterre est déterminante pour résoudre la crise. On peut penser que l'Angleterre était plutôt favorable à la séparation de la Hollande d'avec la Belgique. Le nouvel état unifié par le Congrès de Vienne était en effet un concurrent redoutable, par terre autant que par mer, avec des ressources économiques décuplées par cette fusion qui devait se révéler contre nature.

En France, avant l'insurrection des Belges, en 1820, le ministère Polignac rêvait de prolonger le royaume de France jusqu'aux bouches de la Meuse et de l'Escaut pour enlever à l'Angleterre sa suprématie sur les mers. La chute des Bourbons et l'arrivée des Orléans ne changea en rien ce souhait. Une large partie de l'opinion souhaitait même l'annexion pure et simple de la Belgique.

Nous sommes en juillet 1830. En France, en raison des erreurs de Charles X qui rêvait de rétablir la monarchie absolue, et des mauvais conseils de son entourage, c'est la révolution avec les trois glorieuses et l'avènement de Louis-Philippe et de sa dynastie. Le drapeau tricolore fait sa durable réapparition dans notre pays. Dans la foulée, cette révolution se propage

même en Grèce, en Italie et en Pologne. En août, c'est la révolte des Belges contre le joug Hollandais. Cet été 1830 est l'un des plus chauds de l'histoire européenne, tout ceci en rupture avec le rétablissement de l'ordre et de la légitimité institués par le Congrès de Vienne. Heureusement, les alliés comprennent très vite que Louis-Philippe est une protection contre cette nouvelle poussée de fièvre. Les Anglais sont les premiers à le comprendre avec la médiation de Talleyrand. Wellington, son ami, est l'un des premiers à reconnaître le nouveau régime. Il comprend que l'union des Belges et des Hollandais n'est plus possible, et qu'il y a un risque que la France profite de la crise pour s'emparer des provinces belges.

En septembre 1830, trois puissances continentales, l'Autriche, la Russie et la Prusse, reconnaissent également le nouvel Etat de Belgique, mais restent méfiantes à l'égard de la France. L'entente avec la Grande-Bretagne devient plus que jamais l'axe essentiel de la politique extérieure de Louis-Philippe. Tout le monde a donc les yeux tournés vers Londres, ce que Talleyrand, le premier, avait parfaitement compris.

Le déroulement très rapide de la révolte des Belges est le suivant :

- Le 25 août 1830, Bruxelles s'enflamme après la représentation d'un opéra à la mode : « La Muette de Portici » durant lequel un air intitulé « Amour sacré de la patrie » soulève l'enthousiasme des Belges.
- Le 27 septembre, les Hollandais sont obligés d'évacuer Bruxelles.
- Le 4 octobre 1830, l'indépendance de la Belgique est proclamée par les Belges eux-mêmes. La paix en Europe est gravement menacée.

Louis-Philippe décide d'envoyer celui qu'on appelle le « Vieux Lion » impatient depuis 1815 de reprendre du service et toujours persuadé durant ces quinze années qu'il serait rapidement rappelé au pouvoir. A 76 ans on lui offre enfin de jouer un rôle à sa mesure dans une crise de première importance.

Il fallait agir vite : Dès le 3 septembre 1830, Talleyrand est nommé ambassadeur à Londres. Ses qualités éminentes, son prestige en Europe en font pour l'Angleterre le diplomate modèle et le meilleur des alliés. Et pourtant, en 1814, lors de la négociation du traité de Paris, il avait accepté les exigences anglaises d'absorption des provinces belges par les Pays-Bas ! Ce changement de point de vue prouve une fois de plus sa faculté d'adaptation à la conjoncture du moment. Comme il le dit lui-même : « Nous devons chercher à nous rapprocher davantage des gouvernements où la civilisation est la plus avancée...Ceci conduit naturellement à regarder l'Angleterre comme la puissance avec laquelle il convient d'entretenir le plus de relation »

Le 24 septembre 1830, il débarque à Douvres. Le lendemain, il est reçu à Londres avec les marques de la plus grande sympathie.

Charles de Rémusat fait de lui, dans ses mémoires, un portrait peu avantageux mais sans doute réaliste : « Je retrouvais au Talleyrand de Londres, toutes les manières du Talleyrand de Paris, fanées et outrées, alourdies par l'âge. C'était toujours à côté de phrases à demi-construites, jetées mollement comme s'il avait à peine la force de les prononcer, des maximes articulées d'une voix rauque et débitées comme des oracles. Sa figure toujours étrange, l'était devenue plus encore. Quoique fort et bien portant, il avait le visage décrépit. Ce gros visage blanchâtre était rapetissé par les rides, ses traits tout déformés et flasques »

Avant de partir pour Londres, il s'est assuré qu'il pourrait correspondre directement avec Louis-Philippe, par l'intermédiaire de sa sœur, Madame Adélaïde, ce qui va mettre son ministre de tutelle, Molé, en fureur. Mais face à un homme de cette envergure, il n'y avait qu'à s'incliner.

Il sera assisté par une précieuse collaboratrice en la personne de sa nièce Dorothee, duchesse de Dino qui rédigera même son discours de présentation de ses lettres de créance.

## II- Léopold de Saxe-Cobourg, premier roi des Belges.

Après avoir, en quelques semaines, expulsé les Hollandais, proclamé leur indépendance et adopté la monarchie constitutionnelle, les Belges doivent se trouver un roi. Au tout début de cette recherche, la France et l'Angleterre, qui ne voulaient pas de la guerre, avaient songé au prince d'Orange, fils de Guillaume 1er, roi des Pays-Bas. Mais les Belges ne l'entendaient pas ainsi et prononcèrent la déchéance de la dynastie de Nassau, bien que beaucoup de monde, à Bruxelles, ait souhaité leur retour. Le Congrès belge, mis en place, proclamait : « Nous avons commencé notre révolution malgré les traités de 1815, nous la finirons malgré les protocoles de Londres. »

La conférence de Londres, composée de diplomates particulièrement expérimentés et sachant l'extrême importance du choix du chef d'un nouvel Etat, estimait de son côté avoir son mot à dire.

Les Belges auraient aimé un roi français. Ils pensèrent d'abord au fils d'Eugène de Beauharnais et petit-fils de Joséphine, Auguste de Leuchtenberg et mieux encore, au duc de Nemours, 4<sup>ème</sup> fils de Louis-Philippe, mais les puissances se récrièrent, ne voulant surtout pas d'un Français. Nemours fut pourtant élu par le congrès, mais, sur les conseils insistants de Talleyrand, Louis-Philippe refusa cette nomination, trop risquée pour la sauvegarde de la paix en Europe.

L'Angleterre proposa alors la candidature de Léopold de Saxe-Cobourg, mais il y a toute raison de penser que Talleyrand qui connaissait Léopold, ne fut pas étranger à cette candidature. Il avait l'étoffe d'un roi et il en avait aussi la vocation, Talleyrand le savait bien.

Léopold-Georges-Chrétien-Frédéric était le huitième enfant de SA Mgr François, duc régnant de Saxe-Cobourg-Saalfeld, né à Cobourg, modeste duché au nord-est de la Bavière, le 16 décembre 1790. Sa mère est la fille d'Henri XXIV, comte de Reuss-Ebersdorf. Elle a quatre filles. L'une d'entre elles sera duchesse de Kent, mère de la reine Victoria, qui sera donc la nièce de Léopold. Il sera pour elle, dans son enfance difficile, un véritable protecteur et lui vouera toujours une affection toute particulière.

Il avait épousé, le 2 mai 1816, en premières noces, Charlotte de Galles, fille du prince de Galles, de très mauvaise réputation et de Caroline de Brunswick qui elle aussi posait problème. Elle était la petite-fille du roi Georges III, aveugle et fou, qui s'obstinait à conserver son trône. Mais elle était surtout héritière de la couronne d'Angleterre. La rencontre entre les futurs époux avait eu lieu à Londres en 1814. Il avait alors 24 ans. Louis-Philippe d'Orléans, exilé en Angleterre où il résidait à Twickenham, avait assisté à la cérémonie. Le couple habitait le château de Claremont, proche de Londres et recevait régulièrement la visite du duc de Wellington, du ministre de Russie et de Mme de Lieven, de Louis-Philippe et de la duchesse d'Orléans. Mais Charlotte mourut prématurément le 6 novembre 1817, des suites de l'accouchement d'un bébé mort-né. Léopold ne s'en remettra jamais et vénérera jusqu'à son dernier jour la mémoire de Charlotte, gardant la nostalgie de 16 mois idylliques pour lui. Il avait été nationalisé anglais et élevé à la dignité d'altesse royale, qu'il conservera après la mort de Charlotte. C'est la raison pour laquelle la France le considérait comme le candidat de Londres.

Talleyrand l'avait rencontré à Erfurt, présent parmi la cohorte des princes et des rois, et servant dans les armées du Tsar Alexandre. Présent aux combats de Lutzen et de Bautzen, il commandait une brigade de cavalerie à 23 ans. A la tête de ses cuirassiers, il avait même arrêté l'infanterie française à Leinbach.

Il était également présent au Congrès Vienne. Carlo Bronne, auteur d'une remarquable bibliographie de Léopold, écrit : « Plus séduisant que jamais, le prince de Saxe-Cobourg faisait son chemin. Il dînait chez les ministres, tenait dans les charades le rôle de Jupiter, s'empressait auprès de la princesse Auersperg ...Avec l'archiduc Jean, que son esprit libéral rendait suspect à son auguste frère et à Metternich, Léopold s'était découvert une communauté de goûts et d'idées qui noua entre eux des relations durables... » Il assista à l'enterrement du prince de Ligne, qui l'avait pris en amitié.

Au moment des Cent jours, il était lieutenant-général, commandant la première division de Lanciers, lorsque Waterloo mit un terme à sa dernière campagne. Il loua alors un appartement à Paris, où il y recevait des messages enflammés de la princesse Charlotte qui réclamait sa présence. Sur une lettre d'invitation du prince de Galles, il se rendit à Londres où il fut officiellement accueilli par la famille royale et présenté à la fille du Régent d'Angleterre, qui deviendra sa fiancée. Nous sommes en février 1816.

Talleyrand l'avait reçu à l'hôtel Saint-Florentin, en 1814, lorsqu'il accompagnait le tsar Alexandre. Il écrit à Sébastiani en janvier 1831 : « Il est évident pour vous et pour moi que le prince Léopold est fort loin de ce qui s'appelle anglais ; ce sera peut-être difficile à faire comprendre aux ignorants et aux gens de mauvaise foi, mais c'est certain »

Napoléon lui-même avait été frappé par la prestance de Léopold. Il disait de lui à Las Cases : « Si je m'en souviens bien, c'est le plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries » (Mémorial de Ste Hélène). Il fut question à plusieurs reprises de le nommer aide de camp de l'Empereur, mais par fidélité au Tsar, il s'y refusa toujours (Mémoires de Constant, t. V, p. 291 Edit. 1831).

Mais revenons à la Belgique. Six mois s'écoulaient après la courte mais efficace révolution des belges, du 23 au 27 septembre 1830. Le nouvel état n'avait pas encore de souverain. Les puissances avaient à Londres fixé un ultime délai au

1<sup>er</sup> juin 1831 : passé ce délai, les troupes de la Confédération germanique entreraient en action. « Je crains que cela ne barbouille, écrivait Louis-Philippe à Talleyrand » (comte Horace de Choiseul, *Revue des 2 mondes*, 1910). Atmosphère chargée de poudre où la moindre étincelle pouvait déclencher la catastrophe.

– Le 4 juin 1831, le Congrès belge se réunit pour l'élection du chef de l'Etat.

196 représentants sont présents. Un membre de l'opposition, dénommé M. de Robaulx, député de Philippeville, prévoyant son issue, exigeait l'ajournement de l'élection. Il disait de Talleyrand, qui agissait dans la coulisse : « J'ai toujours eu peur du diplomate boiteux. Il me semble le voir souriant avec malice en apposant sa signature sur le protocole ; il sentait qu'il signait la réunion de la Belgique à la France. Je ne veux pas de la réunion ! » (Hayttens : *Discussions du Congrès National*, t. III ). On passe alors au vote. Chaque représentant monte à la tribune à l'appel de son nom. A deux heures et demie le résultat du scrutin fut proclamé : par 152 voix, le prince de Saxe-Cobourg est élu roi des Belges.

Léopold est à Claremont lorsqu'il apprend son élection. Après toutes les épreuves vécues, il a appris à ne s'étonner de rien. Sans manifester de surprise, il rentre aussitôt à Londres.

– Le 21 juillet 1831, il fait son entrée à Bruxelles. La presse néerlandaise se fait alors menaçante : « Nous laissons Monsieur de Saxe-Cobourg jouir un moment de son triomphe. Nous l'autorisons à jouer encore un peu au roi sur la scène Bruxelloise. Mais lorsqu'il entendra le grondement du canon, il sera obligé de comprendre que c'est le signal de la guerre... »

– Le 2 août 1831, première humiliation pour le nouveau roi des Belges : les Pays-Bas attaquent la Belgique avec 40 000 hommes bien entraînés. Ne pouvant faire face, faute de troupes, Léopold est contraint de demander l'intervention de la France. Au cours de ses conversations avec Palmerston, sur la nécessité d'une intervention militaire, Talleyrand répondait à un Anglais qui le questionnait sur les engagements de non-intervention pris à Vienne : « Non-intervention est un mot métaphysique et politique qui signifie à peu près la même chose que intervention » Nous restons subjugués par son brio et son esprit d'à-propos !

– Le 9 août 1831, une armée de 50 000 hommes, conduite par le maréchal Gérard, vient prêter main forte à la Belgique. Les ducs d'Orléans et de Nemours font partie de la campagne.

– Le 13 août 1831, l'armée hollandaise entame sa retraite, suivie du retour en France de l'armée française. Les protocoles de la conférence de Londres, et Talleyrand le premier, veillaient à ce retrait.

– Le 23 décembre 1831, Anvers capitulait, à l'exception de la citadelle qui résistait toujours. En France, on regrettait le retrait prématuré des troupes. ( *Mémoires de La Fayette*, t. 6 années 1831 ).

Si la Belgique a son roi, il lui faut une reine. Ce sera la fille de Louis-Philippe, Louise, dite Mademoiselle de Chartres, que Léopold épousera à Compiègne le 9 août 1832. Elle a 20 ans, lui près de 42. Ils fonderont la dynastie que nous connaissons encore.

– Le 19 novembre 1832, les troupes françaises reviennent et arrivent devant Anvers. Guillaume d'Orange occupe toujours la citadelle et les bouches de l'Escaut. Les bateaux anglais bloquent l'estuaire, tandis que les français commencent le siège de la citadelle.

– Le 4 décembre les canons bombardent la citadelle, qui tient jusqu'au 23 décembre, jour où le maréchal Gérard reçoit la capitulation hollandaise. Aussitôt, le gouvernement français remet la citadelle aux Belges et les troupes rentrent en France.

Talleyrand écrit alors au duc de Broglie, alors ministre des affaires étrangères : « Personne ne peut nier que cet événement n'ait donné une grande force aux gouvernements actuels de Belgique, de France et de Grande-Bretagne. C'est à la reddition de la citadelle d'Anvers que la Belgique peut vraiment compter son existence comme Etat indépendant »

Les peines de Léopold ne sont pour autant pas finies. La réconciliation avec les Pays-Bas est loin d'être assurée. Le roi Guillaume reste persuadé qu'il pourra reconquérir les territoires perdus. Et il sait très bien qu'il peut compter sur de nombreux orangistes à Gand, à Anvers et à Liège. La poursuite de l'action diplomatique de Talleyrand à Londres va porter avec succès sur la résolution de ce conflit.

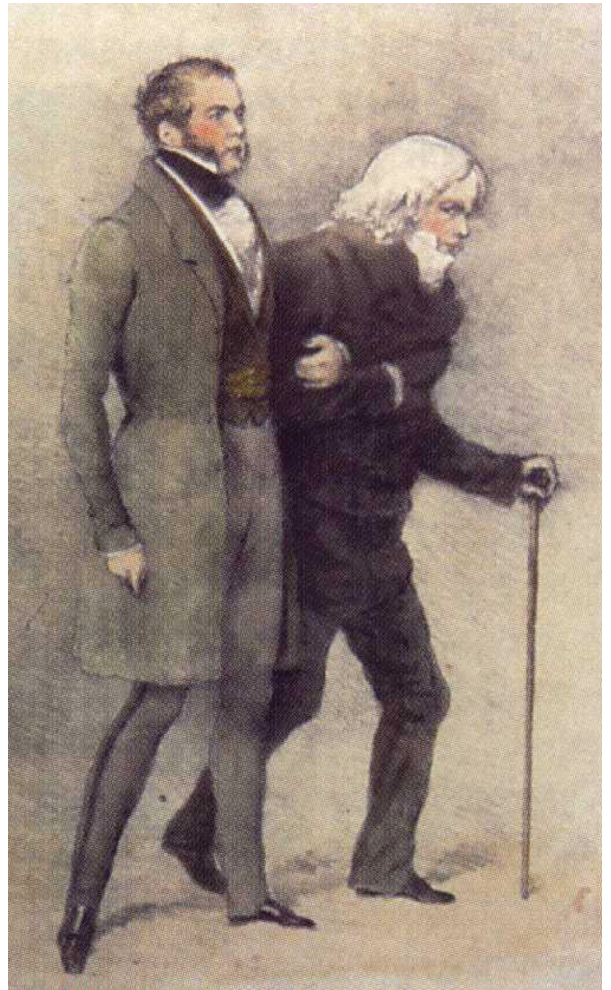


L'année 1833, pourtant, commence mal pour le prince. Sa vieille amie, la princesse de Vaudémont, avec laquelle il correspondait beaucoup sur la Belgique, meurt : il écrit : « Je perdais une amie avec laquelle j'étais liée depuis cinquante ans. Je l'avais connue chez sa belle-mère, la comtesse de Brionne, où j'avais passé les plus agréables années de ma jeunesse...Je ne puis me consoler de la perte d'une aussi fidèle amie ». Montrond nous dit que c'était la première fois qu'il avait vu le prince verser des larmes. (cité par Lacour-Gayet t. 3 p. 292).

Il revient en France pour prendre un peu de repos à Valençay, et retourne ensuite à Londres pour poursuivre et finaliser sa mission, à la demande insistante de Louis-Philippe, alors qu'il a 79 ans. La signature des derniers protocoles- il y en eut en tout près de 60- garantiront pendant de longues années la paix en Europe. Il revient définitivement en France en septembre 1834, après 4 années d'intense activité, couronné par le succès de cette dernière mission, l'une des plus importantes de sa longue carrière.

Georges Lefavre, ancien président de l'Association Les Amis de Talleyrand.

*«Le boiteux guidant l'aveugle». La célèbre caricature de John Doyle (1832) n'est pas tendre pour Palmerston.*



*Daumier, à Paris, ne l'est guère d'avantage pour Talleyrand, qu'il représente en lièvre, face au cheval prussien, à l'ours russe, au singe autrichien et au renard anglais. La Belgique est le dindon et le chien enchaîné représente la Hollande. La Pologne est la victime gisant au sol.*